

Littérature chinoise et globalisation

Enjeux linguistiques, traductologiques et génériques

édité par Nicoletta Pesaro et Yinde Zhang

Contre-fiction politique

Liu Cixin et Han Song

Yinde Zhang

(Université Sorbonne, Paris 3, France)

Abstract Contemporary Chinese fiction possesses an unexpected critical force exemplified by science-fiction, a newly burgeoning literary genre. It entails examples of political counter-fiction that deconstruct the storytelling of the Chinese dream and the founding myth of a prosperous and peaceful power. This study focuses on the writers Liu Cixin and Han Song, whose work is centred on this irreverent imagination through alternative narrations, which explore the possibilities of histories that never happened and the significance of their bifurcation.

Keywords Political contre-fiction. Alternative story. Liu Cixin. Han Song. Mers de l'Ouest. Great Wall. Red Star Over America.


Le *storytelling* de la Chine est omniprésent dans le discours officiel d'aujourd'hui. Il découle entre autres de la volonté d'un parti, préoccupé par la légitimité de son pouvoir, de renforcer la propagande, afin d'assurer la stabilité sociale et de réaliser le dessein de la renaissance de la nation par l'expansion économique et culturelle. La littérature est sommée d'exemplifier ce 'rêve chinois', en 'bien racontant l'histoire qui est celle de la Chine' (講好中國這個故事), à l'appui de l' 'énergie positive' (正能量) décrétée par les plus hautes instances de l'Etat. L'intelligentsia acquise à cette cause nationale se mobilise pour réinventer toutes les vertus confucéennes à la gloire d'une culture millénaire, désormais au service de l'harmonie mondiale, comme en témoigne la théorie mystificatrice de « tout ce qui est sous le ciel » développée par Zhao Tingyang (2011). Le *softpower* chinois contamine la communauté internationale où l'on voit certains intellectuels occidentaux se délecter de la jouvence d'une contrée idéale et rêvée. Ainsi Régis Debray, de concert avec le philosophe chinois dans le dithyrambe d'une Chine prospère, tolérante et irénique, incrimine-t-il le « storytelling hollywoodien », se souciant de savoir si « la Chine a les moyens de raconter elle-même son histoire à toute la planète » (Debray, Tingyang 2014, 162).

Face à la déferlante propagandiste et à la complaisance généralisée, la critique sinophone, peut paraître salutaire, dans la mesure où elle contribue à la défétichisation de la matrice continentale par la valorisation d'une

Translating Wor(l)ds 1

DOI 10.14277/6969-203-4/TW-1-4 | Submitted: 2017-10-30 | Accepted: 2017-11-10

ISBN [ebook] 978-88-6969-203-1 | ISBN [print] 978-88-6969-209-3

© 2017 |  Creative Commons Attribution 4.0 International Public License

littérature transnationale, exonérée de servitudes institutionnelles et idéologiques. Néanmoins, le concept de la « sinophonie » (Shih 2011) pêche sans doute par un antagonisme trop figé et par une extériorité négligeante la force contestataire intérieure au système. Il est vrai que la radicalité de certaines formulations est tempérée, exhortant la sinophonie à un élargissement vers une « littérature chinoise globalisée » (Tsu, Wang 2010). De telles propositions ne sont pas sans encourir le risque de jouer le jeu du fantasme d'une Chine culturelle universelle.

Il convient en conséquence de transcender les débats théoriques dans les réflexions sur la 'sinité' remythifiée et expansive. Une géocritique axée sur un imaginaire pluriel et transgressif du lieu s'avère plus opérante dans le déchiffrement des codes néo-impériaux. Elle incite à (re)découvrir une littérature en scission avec les grands récits cocardiens, dans la reconfiguration irrévérencieuse de la Chine. Depuis une vingtaine d'années, de telles contre-fictions se multiplient, fournissant des allégories aussi caustiques que cryptées à l'encontre du panégyrique. Leur tolérance, peu attribuable à l'extraterritorialité dont bénéficie la littérature diasporique, s'explique plutôt par leur fictionnalité déclarée et autorisée, souvent sous couvert de science-fiction ou de fantasy, leur permettant d'échapper à la vigilance coercitive fondée sur les interprétations réalistes et monolithiques.

On s'attachera à étudier deux auteurs emblématiques en la matière : Liu Cixin 劉慈欣, ingénieur de formation et auteur d'une trilogie *Le problème à trois corps*, récompensé par le prix Hugo du meilleur roman, et Han Song 韓松, journaliste de la très officielle Agence de presse Xinhua, directeur de son service international et récipiendaire récurrent du Chinese Galaxy Award pour ses romans de science-fiction (Sebag-Montefiore 2012). Ils s'interrogent l'un comme l'autre sur l'ascension fulgurante de la Chine en questionnant autant la promesse de paix, de stabilité et de coexistence que les valeurs prétendument universelles, vulgarisées par le discours officiel. On se focalisera sur quelques uns des textes, publiés à la charnière du XXème et du XXIème siècle, dans un contexte d'exacerbation du nationalisme en Chine – suite par exemple au bombardement de l'Ambassade de Chine à Belgrade en mai 1999 par l'OTAN – et de peur suscitée dans le monde par la montée en puissance de la Chine. Au début de leur carrière et en marge de leurs productions les plus notoires, nos écrivains mêlent la science-fiction aux récits alternatifs, choisissant d'explorer les virtualités des histoires non advenues pour s'inscrire en faux contre des lectures de réalité instrumentalisée, démagogique ou stéréotypique. Ils dénoncent les tentatives de diabolisation dont fait l'objet la Chine, sans souscrire pour autant au leurre de l'« ascension pacifique », promue par le gouvernement chinois dans l'objectif de camoufler et d'adoucir la prétention hégémonique. Ils ne cherchent ni à légitimer ni à incriminer la montée en puissance de leur pays, mais à prospecter les origines possibles d'une telle factualité pour en anticiper les conséquences multiples, entre autres,

le risque d'inversion des rapports de domination, qui s'opéreraient dans la reproduction de la logique impériale.

Commençons par la nouvelle de Liu Cixin, intitulée *Les Mers de l'Ouest*, et publiée en 1999 (Liu Cixin 2015). Elle résulte d'une réécriture de l'histoire de Zheng He (1371-1433), l'amiral musulman chinois et eunuque, ayant entrepris sept expéditions maritimes, entre 1405 et 1433, sous la dynastie des Ming, essentiellement sous l'empereur Yongle (1402-1424), le dernier voyage ayant été effectué sous le règne de Xuande (1425-1435), son petit-fils. A son apogée, Zheng He réunit une flotte de 200 navires, transportant en tout 27.000 hommes. Elle touche les ports d'Asie du Sud-Est, pénètre dans l'océan Indien, le Golfe persique, pour atteindre les côtes est d'Afrique. L'exploration des marchés semble constituer les motifs principaux de ces expéditions, dont le caractère pacifique ne cesse d'être souligné par les Chinois.¹

Liu Cixin s'empare de cette figure emblématique en revisitant le mythe fondateur d'une Chine pacifique, privée de toute visée de conquête territoriale par les moyens militaires. Le récit imagine en effet un voyage qui, en 1420, aurait incité l'amiral Zheng He à poursuivre la route en contournant le cap d'Espérance et en remontant vers l'Europe, avant d'atteindre l'Amérique par la voie de l'Atlantique. L'histoire se déroule à l'époque contemporaine, cinq siècles plus tard, lorsque le narrateur, un diplomate chinois, quitte son poste à Belfast à l'issue de la rétrocession de l'Irlande du Nord, colonie chinoise, à l'Angleterre. Le diplomate se rend à New York pour prendre ses nouvelles fonctions au sein de l'ONU. Il fait un halte en Europe, en compagnie de son fils, afin de commémorer l'héroïque « bataille de Paris », au cours de laquelle, en décembre 1421, les 25.000 valeureux soldats de Zheng He auraient bravé l'armée alliée de 100.000 hommes envoyés par Henri V d'Angleterre, le Duc de Bourgogne et le Saint Empire romain germanique. A New York, le diplomate aura fait la rencontre d'une jeune immigrée anglaise, venue de l'Europe tombée en décrépitude, pour venir chercher des opportunités au nouveau continent, territoire chinois depuis plus de cinq cents ans et toujours prospère. La fin du récit nous apprend que la découverte de l'Amérique par Zheng He est le fruit d'un pur hasard, explicable nullement par le désir de conquête mais plutôt par nostalgie.

L'imagination de la découverte de l'Amérique par les Chinois avant Christophe Colomb ne fait pas défaut dans certains travaux historiographiques occidentaux,² qui se multiplient entre 2001 et 2003. Ils laissent percevoir

1 Pour l'histoire des expéditions de Zheng He, voir Ma Huan 2005. Traduction anglaise : Mills 1970. Voir aussi Pelliot 1933.

2 Selon Gavin Menzies qui contribue le plus à la thèse de la primauté chinoise, la flotte, entre 1420 et 1430, notamment celle qui quitte le pays le 8 mars 1421, aurait fait le tour du monde et découvert l'Amérique et l'Australie. Voir Menzies 2003 et Sauvage 2007. Voir aussi son site <http://www.gavinmenzies.net/>. Le livre de Menzies est considéré comme peu

une sorte de fascination effrayée chez les Occidentaux face à la montée en puissance de la Chine. L'émergence de la 'théorie de menace chinoise' aux États-Unis l'atteste, inspirant au gouvernement chinois le concept anxio-lytique d'« ascension pacifique », mis en avant en 2003. Liu Cixin semble avoir capté les prémisses de ces tensions en s'écartant, tout en les anticipant, des options officielles ou doxiques, occidentales ou chinoises, afin d'en dévoiler, par le jeu d'une fiction contrefactuelle, la logique impériale sous-jacente.

La mise en récit repose en effet sur les jeux spéculaires où l'auteur renvoie dos à dos les réalités et les potentialités. La rétrocession de l'Irlande du Nord à l'Angleterre, qui a lieu le 1er juillet 1997 (Liu Cixin 2015, 30), revêt ainsi une double signification. La datation est une allusion transparente au retour de Hong Kong au giron de la Chine populaire après 150 ans de colonisation britannique. Le déplacement de l'événement, cependant, provoque une inversion de rôle, puisque la Chine endosse l'habit de colonisateur et l'Angleterre celui de colonisé. Cette permutation aurait pu signer le triomphalisme revancharde des autorités et des concitoyens. Ce serait ignorer le chiasme ironique, qui suggère l'assimilation de la Chine à l'Angleterre : en 'récupérant' l'Irlande du Nord, celle-ci ne fait que pérenniser son héritage impérialiste, tandis qu'en reprenant possession de Hong Kong, celle-là dissipe à peine les soupçons d'un comportement néocolonial par la fragilisation de l'autonomie statutaire accordée.

La construction des personnages obéit aux mêmes jeux de miroir, mais avec des effets de contraste plus prononcés. Le père et le fils, deux protagonistes, adoptent des points de vue opposés à l'égard du processus de décolonisation. Le diplomate, ultramarin, a une attitude résignée, tempérée voire progressiste face aux bouleversements. En revanche, son fils, métropolitain, se montre fougueux, chauvin et raciste. La visite rituelle des vestiges de la « Bataille de Paris », imposée par le pouvoir central, est vécu pour le diplomate comme une besogne alors que la progéniture y perçoit le rappel nécessaire du devoir de vengeance, illustré Fu Chai, roi de l'antique royaume des Wu, sommé de « venger son père », He Lü, battu par Gou Jian, roi des Yue. Le patriotard récite avec une voix pathétique la tirade sur l'épopée de l'armée des Ming, extraite d'un manuel scolaire (31-3). La flamme « loyaliste » se traduit aussi dans le conflit qui l'oppose aux « insurgés américains » indépendantistes. Son mépris vis-à-vis des immigrés blancs, des Amérindiens, de l'ONU, afflige le père, qui n'hésite pas à l'imputer à une éducation métropolitaine inquiétante (35).

L'auteur préconise a contrario la vertu des rencontres et des échanges, susceptibles d'infléchir ce jingoïsme narcissique, comme en témoignent

crédible par les historiens en général. La perspective d'histoires alternatives a néanmoins incité certains d'entre eux à en rapprocher, tout en se limitant à une reformulation hypothétique, comme chez Theodore F. Cook Jr., qui estime que les Chinois dès 1433 se seraient établis sur la côte ouest d'Amérique (Cook 2001).

ceux avec Hermann Emy, jeune étudiante britannique en beaux-arts. Sa visite du Musée du Palais impérial de New York en compagnie du diplomate (38) donne lieu à un dialogue constructif autour de la complémentarité des cultures. Le démenti de tout sentiment de supériorité se manifeste d'abord par l'antidote hyperbolique contre la fanfaronnade des concitoyens. A cet égard, l'exposition dans le hall d'un module baptisé *Confucius 11*, datant du premier alunissage chinois en 1965, renvoie aussi bien à une paternité usurpée qu'à la prétention pathétique d'hégémonie (39). La critique de tout rapport de domination se traduit aussi par le respect des minorités d'hier comme de demain. Hermann Emy qui émigre au nouveau monde chinois afin d'apprendre la peinture chinoise, symbole de la culture dominante dont la maîtrise conditionne désormais toute candidature, prend conscience de la nécessité de préserver la culture européenne trop longtemps mise à l'index. L'ouverture, le contact et le brassage se révèlent alors comme maîtres mots dans l'établissement de la confiance et du respect mutuels. Le musée est ainsi abrité par la Cité interdite comme sur le vieux continent, à la différence près que tout en ayant une taille double elle contient un seul mur, percé en revanche d'une myriade de portes. La métaphore d'ouverture culturelle se prolonge dans les objets exposés. Les vitrines présentent en effet des ouvrages offerts à la lecture de Zheng He, d'Euclide, d'Aristote, de Platon, jusqu'à Dante, en passant par les livres interdits par l'Inquisition. Liu Cixin, par le truchement du diplomate, semble apporter des nuances aux hypothèses connues, comme celles formulées jadis par Fernand Braudel, pour qui seuls les Chinois, avec les Arabes, possédaient à l'époque les capacités et les expériences leur permettant de « disputer à l'Europe la victoire qu'elle allait remporter » (Braudel 1997, 383; cf. Finlay 1992, 227). Le récit de Liu Cixin laisse entendre que, au contraire, malgré les boussoles, la taille des jonques, les Chinois accusaient leur retard par rapport à l'Europe, sur le plan cartographique et géographique : sans la réunion du savoir occidental et chinois, Zheng He n'aurait jamais pu pousser sa navigation plus loin.

Le récit alternatif permet à l'auteur de placer le dialogue interculturel sous le signe de réflexions politiques, lorsqu'il procède à la problématisation de la conquête. Le combat est mené contre la vulgate d'abord par le recours à la feintise. La chute de la nouvelle, ainsi, donne à lire une adhésion apparente à l'hypothèse répandue de la renonciation : la découverte de l'Amérique relèverait du pur hasard, sans aucune visée territoriale, puisque la flotte de Zheng He tentait de rentrer au pays en croyant emprunter un raccourci par l'ouest, avec un itinéraire inspiré d'ailleurs par le savoir géographique européen selon lequel la terre était ronde et non carrée, comme l'induit la croyance chinoise. Une telle intrigue semble offrir une copie fictionnelle et anticipée au consensus général : si l'Occident soutient l'idée d'une dynastie repliée sur elle-même après la mort de Yongle, la Chine se délecte, en se la réappropriant, de souligner le caractère foncièrement pacifique des expédi-

tions malgré leur supériorité matérielle et humaine.³ La conformité avec les préoccupations officielles semble même se renforcer au chapitre de la paix et de l'intégrité territoriale, lorsque le diplomate décrie à la fois le « nationalisme extrême » (*jiduan minzuzhuyi*) de son fils et le « séparatisme » (*fenlie zhuyi*) que représentent les « insurgés » américains (37).

Liu Cixin pratique ici un double langage imprimé dans le texte comme dans le métadiscours, quand le père donne une réponse évasive à son fils en disant que « l'histoire... contient des éléments inexplicables » ou quand l'auteur, dans la postface affirme apprécier modérément, à rebours, les « couleurs criardes du colonialisme et de l'hégémonisme qui s'infiltrent dans ce texte », tout en précisant que l'univers de cette science fiction, « sous l'influence grandissante et étendue de la culture chinoise », « n'est pas une société idéale » et qu'« elle est confrontée à plus de problèmes, à des crises et dangers plus importants que dans la réalité » (42). Mais la rhétorique de contournement qui permet à l'auteur d'avancer masqué cède la place à une dénonciation plus explicite. *Les Mers de l'Ouest* déjouent en effet le mythe de mission pacifique et « amicale » tout en réfutant le lieu commun du repli d'une dynastie conservatrice. Le récit suggère à travers l'histoire alternative de Zheng He un empire toujours à la recherche de l'expansion territoriale. Mais au lieu de fournir une caution fictionnelle anticipée aux interrogations historiographiques (Westad 2012), Liu Cixin choisit de pointer les dangers potentiels d'une telle dérive impérialiste et les possibilités de canalisation du retour du refoulé. La métaphorisation artistique et affective permet ainsi à l'auteur de désamorcer les ambitions géopolitiques, source de conflits, au profit d'une géographie culturelle et humaine, génératrice de fraternité et d'amour. La juxtaposition des sculptures est éloquent à cet égard. La statue monumentale érigée en face de Manhattan met sur le piédestal Zheng He le Conquérant qui « dirige sa main géante vers le nouveau continent ». La postface entérine le dessein de la fiction : « Zheng He a eu recours au moins deux fois aux armes contre un Etat » (42). L'approche de Liu Cixin n'est pas sans rappeler les descriptions données dans le roman de Luo Maodeng *Histoire romancée des Mers de l'Ouest*, qui a consacré en effet 12 chapitres à la guerre de conquête contre Java, au cours de laquelle l'autocélébration culturelle a viré en violence anthropophage : une autoréflexion rare sur la barbarie

3 Comme on peut le percevoir dans le discours sans ambiguïté du président Hu Jintao en visite en Australie en octobre 2003 ou dans celui de Wu Jianmin, ancien ambassadeur de Chine en France, lors de la commémoration des 600 ans des expéditions de Zheng He. Pour le discours du président de la République populaire de Chine devant le parlement fédéral australien, le 24 octobre 2003, voir http://www.apf.gov.au/About_Parliament/Parliamentary_Departments/Parliamentary_Library/pubs/APF/monographs/Within_Chinas_Orbit/Chapterthree (2017-12-05).

du civilisateur vue par les vaincus « barbares » (Luo 1985).⁴ Dans la critique actualisée, chez Liu Cixin, de l'antienne « siniser (pacifier, civiliser) les contrées barbares » (以夏變夷), la statue de Zheng He est comparée à celles d'Apollon, de Poséidon, d'Athéna, d'Aphrodite. L'auteur fait abstraction de la connotation complexe que contient cette galerie de figures mythologiques pour ne retenir leur perfection artistique, qui conquiert le conquérant. La beauté triomphe de l'orgueil. Le module spatial Confucius 11 est à l'évidence un trophée fantasmé contre le programme américain. Mais les protagonistes ne sont attirés que par la brillance mystérieuse de météorites lunaires. Comme l'antracite qui gît sous la terre pendant une éternité, elles proviennent, dans le regard ému d'Emy, fille de mineur, d'un univers dont l'insondable rend dérisoires les rivalités étatiques.

Mais Liu Cixin se garde de faire de son récit alternatif une version contestataire primaire. Il vise plutôt à déplacer la problématique qui, jusqu'à présent repose sur la dichotomie conquête militaire et mission commerciale. Sa fiction semble alors construite à rebours de roman d'aventure, montrant l'impasse à laquelle se heurte toute ambition impériale. La destination comme le retour sont ici également invalidés, mettant en valeur la dépossession au détriment de toute appropriation. Le rappel de l'identité d'eunuque ne consiste pas tant à réaffirmer l'infirmité de l'amiral qu'à énerver l'image d'une virilité conquérante et à restituer « un Zheng He authentique » (Liu Cixin 2015, 40). La mutilation physique, signe de privation de vaillance, dévoile sa « vulnérabilité ». Cette fragilité, qui fend l'armure, lui permet paradoxalement de recouvrer l'intégrité morale grâce à une sensibilité retrouvée. L'amiral dissimule mal son émotion devant la statuaire européenne, moins pour s'apitoyer sur son propre sort que pour sentir un « choc » salutaire, qui fait rejaillir en lui le désir de douceur, de paix et de départ. Si les vaisseaux auront réussi en dix ans à « boucler le monde de l'empire de la grande dynastie des Ming où le soleil ne se couche jamais » (41), en traversant le détroit de Béring, en revanche, Zheng He est passé de vie à trépas sur le « nouveau continent », cette terre qui lui restera définitivement « étrangère », rendant impossibles la destination comme le retour et ruinant tout dessein de possession et d'appropriation. Il reste la lueur d'une renaissance révélée par la mort, non la renaissance d'une nation, mais d'un homme accompli, ordinaire. Zheng He est en quelque sorte réincarné en notre diplomate, ambassadeur d'un message de vivre-ensemble, au lieu du rêve d'expansion, d'autant qu'il se fait apatride : c'est dans l'immigration qu'il retrouve la vertu et le bonheur d'un citoyen du monde, lorsqu'il capte dans le regard d'Emy, immigrée anglaise, la « douceur du pays natal », loin de tout corps expéditionnaire ou d'esprit missionnaire.

4 Voir le volume 1, chapitre 36, 465.

Han Song excelle aussi dans les récits contrefactuels. *Grandes murailles* (Han Song 2016a), nouvelle publiée au lendemain de la tragédie du 11 septembre, constitue ainsi une allégorie anti-impériale. La mise au jour d'un tronçon de murailles sous les décombres du Pentagone détruit par un bombardement terroriste en 2001 conduit à la découverte d'un ensemble de constructions similaires disséminées dans toute l'Amérique, voire dans le monde entier. Ces découvertes fortuites semblent attester le rayonnement, dès l'Antiquité, de la culture chinoise dans les contrées lointaines. Mais un donné archéologique vient infirmer cette hypothèse car le tronçon le plus ancien, excavé en Texas, remonte à la période préhistorique. Ce qui conduit Jenny, l'étudiante en chinois, à affirmer que les Chinois installés au bord du fleuve Jaune sont en réalité les immigrants américains, les derniers ayant quitté l'Amérique vers le 1er siècle de l'ère chrétienne. Ce renversement inopiné ne vise pas tant à relativiser l'ancienneté d'une culture qu'à tourner en dérision la vertu démagogique d'une Chine créatrice de la paix mondiale : les grandes murailles relient la planète en permettant aux États-Unis de mettre fin, trois ans seulement après leurs découvertes sensationnelles, à la guerre en Irak et à l'existence de l'OTAN.

Un roman publié deux ans auparavant et intitulé *Red Star Over America*, avec un sous-titre *Voyage vers l'Ouest en 2066* (Han Song 2011) voit l'auteur amorcer déjà ses réflexions sur les tensions sino-américaines mais dans une tonalité plus politique.

Han Song procède par contraste en introduisant l'antinomie ironique entre la splendeur et la déchéance. Dans un futur proche, en 2066, les crises financières précipitent dans la déchéance, les États-Unis désormais en proie aux guerres et fléaux répétitifs, tandis que le Japon s'efface de la carte, englouti par un tsunami et un séisme cataclysmique. A contrario, la Chine se révèle comme un pays édénique, prospère et pittoresque. Le gouvernement maîtrise tout, le climat comme les sentiments, contrôlés par le programme Amando, qui, par ailleurs, éradique criminalité, divorce et maladie, si bien que la population, lasse de la longévité démesurée, réclame l'euthanasie afin de délester l'État. La Chine, devenue la première puissance mondiale, n'a pas hésité à venir au secours d'une Amérique agonisante en y envoyant une délégation de joueurs de go, dirigée par le champion national de la discipline, Tang Long, Tang le Dragon.

Loin de l'anti-américanisme primaire, le roman se montre d'abord caustique à l'encontre des deux puissances du monde dans leur dispute d'hégémonie. La vision apocalyptique en effet l'emporte sur les enjeux géopolitiques puisque dans une scène dantesque, sous le déluge, s'effondrent les deux tours du World Trade Center où se déroule un match de go. Ni Tang le Dragon repêché par l'Arche de Noé, ni Newman, homme nouveau ou post-homme américain, n'aura réussi à préserver les États-Unis du chaos, favorisé passablement par une nouvelle guerre de Sécession et l'explosion de dix bombes atomiques provoquée par le fou général Sam qui avait engagé Tang

le Dragon. Les événements catastrophiques ne sont d'après persiflages à l'encontre du déclinisme occidental et du triomphalisme chinois, insouciant l'un comme l'autre du péril qui menace l'humanité entière. Les sauveurs chinois finissent par se rapatrier, mission avortée, pour regagner Shanghai. On y célèbre en grande pompe la paix post-apocalyptique en projetant au ciel le mot magique de la « Terre promise » (*fudi*). Mais Tang n'éprouve aucune émotion devant cette prospérité rutilante, cette euphorie collective et cet urbanisme éblouissant, qu'il trouve indifférents des rues dévastées et des spectacles de désolation de Boston (418). On constate partout, ici comme ailleurs, les mêmes champs de ruines, qui réduisent la présence humaine en zombis, en spectres et en âmes errantes. L'OVNI, suspendu au-dessus de la mégapole ultramoderne, comme une épée de Damoclès, rappelle aux terriens l'illusion de la puissance humaine devant la force de la nature.

Han Song, comme Liu Cixin, dote la science-fiction d'une symbolique politique patente, incitant à s'interroger sur le modèle des sociétés humaines. Mars, alias planète rouge, renvoie à *Red Star over China*, reportage réalisé par le célèbre journaliste Edgar Snow en 1936 à Yan'an, base révolutionnaire, sur les dirigeants communistes chinois.⁵ L'affiliation intertextuelle s'explique par un continuum sémantique renforcé par le ricochet temporel. 2066 marque le centenaire de la Révolution culturelle, alimentée d'un maoïsme qui trouve son origine à Yan'an. Or le communisme révolutionnaire prophétisé par Edgar Snow vire en dictature prolétarienne, avant d'engendrer un expansionnisme providentiel. L'idéologie messianique sous-tend un modèle anti-démocratique continu, qui interpelle par sa capacité de contagion internationale. Le jeu de go est, aux yeux de Tang le Dragon, vidé de sa substance spirituelle. Il devient un instrument oppressif, violent, meurtrier, dont le champion national découvre le pouvoir de contrôle redoutable, comparable à tous égards à celui du logiciel Amando qui, sous couvert d'un programme souriant et euphorisant, met toute la population sous surveillance. Ce jeu de stratégie combinatoire incarnant la quintessence chinoise, paraît plus prometteur, en termes de salut américain, que les jeux de majong, la mode de la natte dans le dos ou la gestuelle efféminée de l'opéra de Pékin qui inondent déjà le nouveau continent. Ce que le jeu véhicule à la société américaine, ce sont en réalité les règles dictatoriales et répressives, qui entraînent une dégradation considérable pour le régime démocratique. Le candide chinois assiste ainsi à une séance de critique et d'autocritique où la présidente Emily inflige aux rebelles les pires humiliations et tortures, emboîtant le pas des pratiques coutumières de la Révolution culturelle. Le jeu de go se transforme ainsi en métaphore de l'exportation et la propagation d'un

5 La journaliste anglaise ne s'y trompe pas en traduisant le titre du roman de Han Song par 2066 : *Red Star over America*, en référence au reportage d'Edgar Snow (Sebag-Montefiore 2012).

modèle anti-démocratique : « C'est le reflet de la Chine d'aujourd'hui, qui préfigure peut-être le monde de demain : une fois infiltré en Occident, le démon de la Chine ne risque-t-il pas d'y détruire le régime démocratique ? Un Occident habitué à critiquer le totalitarisme chinois, ne sera-t-il pas amené à aspirer aux règles totalitaires à la chinoise ? Le collectivisme oriental sera-t-il appelé à remplacer l'individualisme occidental pour s'imposer comme nouvelles 'valeurs universelles' pour l'humanité ? » (Fei Dao 2011). L'auteur ne contredit pas le commentateur avisé en rappelant récemment, à propos de *1985*, roman dystopique de Dalos Gyorgy traduit en chinois en 2012, l'avatar du totalitarisme dans un contexte postsocialiste et en exprimant son inquiétude de voir la Révolution culturelle exportée dans le reste du monde (Han Song 2012). Il n'a pas hésité, par ailleurs, à en relever les risques en racontant des histoires drôles qui ne font pas rire. Ainsi, dans une conférence prononcée en mai 2013 dans le cadre de *TEDx Factory 798*, affirme-t-il que la conquête spatiale chinoise impressionne le monde moins par sa prouesse technique que par l'ambition de Yang Liwei, premier taïkonaute ou astronaute chinois, de créer la première cellule du Parti communiste chinois dans l'espace, conformément à sa Charte, dans la mesure où le quorum de trois membres est atteint.⁶

Tous ces récits affiliés à la science-fiction, se lisent en définitive comme une utopie dans le sens où elle comporte cette négativité qui permet, comme l'indique Adorno, d'avoir un regard porté d'ailleurs sur ce qui est ici, à la mesure du temps présent. Han Song se délecte en effet à souligner le réalisme sous-jacent à la science-fiction, en appelant la Chine d'aujourd'hui la « Chine de science-fiction », qu'il oppose à la Chine mythique (Han Song 2016). La science-fiction crée le télescopage de l'imaginaire et du réel. La Grande muraille, rempart contre les barbares, ne fait que renforcer son pouvoir contre toutes formes d'hérésie quand l'outil de blocage d'Internet créé en 1998 se nomme Great Firewall 防火長城 ou quand, naguère, le mur de Berlin est érigé la nuit du 12 au 13 août 1961 dans une opération secrète baptisée 'Seconde Grande muraille chinoise'. L'obsession de surveillance se conjugue avec celle d'expansion pour se pétrifier dans le monument de Zheng He le Conquérant assis en lieu et place de La Liberté. La fiction se sépare à peine de la réalité si l'on songe au cadeau que les Chinois octroient à la municipalité de Trèves malgré la réticence des principaux concernés que sont ses habitants : une statue géante de Karl Marx pour le bicentenaire de la naissance du fondateur du communisme. La statuaire fantasmée ou réalisée dévoile le socle idéologique sous-jacent aux entreprises d'expansion et d'exportation fût-ce sous le label du confucianisme universel. L'ascension de la Chine prend tout son sens dans ce positionnement où la centralité implique le surplomb

6 URL <https://www.youtube.com/watch?v=HFnwPsvbDDU> (2017-12-06).

et l'irradiation symbolique, au détriment de la relation, de la diversité et de la multitude. Régis Debray ne s'y trompe pas en cosignant avec Zhao Tingyang l'ouvrage intitulé significativement *Du ciel à la terre. La Chine et l'Occident*. Son interlocuteur chinois étant l'apôtre de « Tout ce qui est sous le ciel », doctrine replâtrée d'une Chine-monde, on est autorisé de lire dans ce mouvement descendant l'aveu d'un pragmatisme démissionnaire et impudent face aux ambitions de totalisation hiérarchisant de la nouvelle puissance. Nos écrivains ont préféré alerter le monde et en corriger le daltonisme. Han Song réussit in fine un tour de force intertextuel et traductologique. En parodiant *Red Star over China* d'Edgar Snow par *Mars over America* l'auteur introduit un déplacement synonymique subreptice, qui lui permet de restituer à l'astre, ainsi qu'au système qu'il est censé symboliser, le spectre sémantique continu du rouge sang quelque peu occulté par le vernis rutilant.

Bibliographie

- Aloisio, Loïc (2016). « Grandes Murailles ». *Jentayu - Revue littéraire d'Asie*, 4. iBooks. Trad. de Han Song 2016a. Cartes et Territoires.
- Braudel, Fernand (1997). « Expansion européenne et capitalisme (1450-1650) ». Fernand Braudel (éd.), *Les ambitions de l'Histoire*. Paris : Editions de Fallois.
- Callahan, William A. (2008). « Chinese Visions of World Order. Post-hegemonic or a New Hegemony ? ». *International Studies Review*, 10, 749-61.
- Cook, Jr., Theodore F. (2001). « The Chinese Discovery of the New World, 15th Century. What the Expeditions of Eunuch Admiral Might Have Led to ». Robert Cowley (ed.), *What If ? 2. Eminent Historians Imagine What Might Have Been*. New York : The Berkley Publishing Group, 85-104.
- Debray, Régis ; Zhao, Tingyang (2014). *Du ciel à la terre. La Chine et l'Occident*. Paris : Les Arènes.
- Fei Dao 飛氖 (2011). « Guimei Zhongguo yu shengshi yousi 鬼魅中國與盛世憂思 » (La Chine monstrueuse et inquiétude en âge d'or). Han Song (éd.), 2066. *Red Star over America*, 432.
- Finlay, Robert (1992). « Portuguese and Chinese maritime imperialism. Camoes' Lusiads and Luo Maodeng's Voyage of the San Bao Eunuch » [online]. *Comparative Studies in Society and History*, 34(2), 225-41. URL <http://www.jstor.org/stable/178944> (2017-12-04).
- Han Song 韓松 [2000] (2011). *Huoxing zhaoyao meiguo. Youming 2066 nian xixing manji 火星照耀美國 又名2066年之西行漫記 (Red Star Over America. Voyage vers l'ouest en 2066)*. Beijing : Shiji chuban jituan.
- Han Song (2012). « Anquan gan queshi de shehui zui rongyi chansheng jiquan » 安全感缺失的社会最容易产生极权. Discours prononcé à la librairie Sanlian le 14 avril lors de la publication en chinois de 1985, roman de Da-

- los Gyorgy. URL http://blog.sina.com.cn/s/blog_475741210102y63k.html (2017-12-05).
- Han Song [2002] (2016a). « Changcheng » 長城. *Zaisheng zhuan* 再生磚 (The Rebirth Brick). Shanghai : Renmin chubanshe, 35-45.
- Han Song (2016b). « Wutuobang wubainian » 烏托邦五百年: 科幻般的实验 (Cinq cents ans d'utopie. Expérimentations dignes de science-fiction). URL http://blog.sina.com.cn/s/blog_475741210102xyys.html (2017-12-04).
- Liu Cixin 劉慈欣 [1999] (2015). « Xi yang » 西洋 (Les Mers de l'Ouest). *Meng zhi hai* 夢之海 (Mers de rêve). Chengdu : Sichuan kexue jishu chubanshe.
- Luo Maodeng 羅懋登 [1597] (1985). *Sanbao Taijian Xia Xiyang Ji* 三寶太監下西洋記 (L'histoire romancée de l'aventure de l'eunuque Sanbao vers les Mers de l'Ouest), 2 voll. Shanghai : Guji chubanshe.
- Ma Huan 馬歡 (2005). *Yinghai shenglan* 瀛海勝覽 (Aperçu des rives des océans). Beijing : Haiyang chubanshe.
- Matten, Marc Andre (2016). *Imagining a Postnational World. Hegemony and Space in Modern China*. Boston : Brill.
- Menzies, Gavin (2003). *1421: The Year China Discovered the World*. London : Bantam Press. Mills, J.V.G. (transl.) (1970). *The Overall Survey of the Ocean's Shores*. Cambridge, Cambridge University Press. Transl. of *Yinghai shenglan* 瀛海勝覽. Beijing : Haiyang chubanshe.
- Pelliot, Paul (1933). « Les grands voyages maritimes chinois au début du XVe siècle ». *T'oung Pao*, 30(3/5), 237-452.
- Sauvage, Julie (trad.) (2007). *1421, l'année où la Chine a découvert l'Amérique*. Paris : Intervalles. Trad. de Menzies 2003.
- Sebag-Montefiore, Clarissa (2012). « Cultural Exchange. Chinese science fiction's subversive politics » [online]. *Los Angeles Times*, 25th March. URL <http://articles.latimes.com/2012/mar/25/entertainment/la-ca-china-culture-20120325> (2017-12-04).
- Shih, Shu-mei 史書美 (2011). « The Concept of the Sinophone ». *PMLA*, 3, 709-18.
- Snow, Edgar (1937). *Red Star Over China*. London : V. Gollancz.
- Tsu, Jing ; Wang, David Der-wei (eds.) (2010). *Global Chinese Literature. Critical Essays*. Leiden ; Boston : Brill.
- Westad, Odd A. (2012). *Restless Empire. China and the World Since 1750*. New York : Basic Books.
- Wu, Jianmin (2005). « Les 'périples de Zheng He' contre la 'version sur la menace de la Chine' » [online]. *Le « Renmin Ribao » (le Quotidien du Peuple en ligne)*. URL <http://french.peopledaily.com.cn/Horizon/3537782.html> (2017-12-06).
- Zhao, Tingyang 趙汀陽 (2008). « La philosophie du tianxia » [online]. *Diogenes*, 221(1), 4-25. DOI 10.3917/dio.221.0004.
- Zhao Tingyang, [2004] (2011). *Tianxia tixi. Shijie zhidu zhexue daolun* 天下體系. 世界制度哲學導論 (The Tianxia System. An Introduction to the Philosophy of World Institution). Beijing : Zhongguo renmin daxue chubanshe.